

PROLOGUE

4 JUILLET 1997, C'EST LA JOURNÉE DE l'Indépendance américaine. Je suis dans l'avion du retour vers les drapeaux et les feux d'artifice, un long voyage de quatorze fuseaux horaires vers l'est. Mais c'est dans ma vie que j'ai fait du chemin récemment.

Pour nombre de mes compagnons de voyage sur le vol *Cathay Pacific 801*, prêt à décoller de l'aéroport Kai Tak, ce jour est plutôt celui de la « Re-dépendance » : la plupart d'entre eux sont des Hongkongais et leur pays vient d'être rétrocédé à la République populaire de Chine. Ils retournent aux États-Unis ou au Canada – leur refuge en attendant de voir quel sort sera réservé à l'ancienne colonie de la Couronne – où ils vont accroître la population des quartiers chinois et alimenter les comptes bancaires occidentaux. Il y a trois jours, nous avons vu la Grande-Bretagne prendre le large de l'un des joyaux de son « empire » en décomposition, de cet ensemble unique constitué d'îles et d'une péninsule à qui on a promis « un pays, deux systèmes » ainsi qu'un nouveau rendez-vous dans cinquante ans.

Il y a de la crainte, de l'anxiété, mais également de l'espoir. Après tout, la mère-patrie semble accueillir le capitalisme avec beaucoup d'enthousiasme, même si son gouvernement reste totalement communiste, et, au moins, les nouveaux « colonisateurs » sont chinois.

HONG KONG OUVRAIT un nouveau chapitre de sa jeune mais néanmoins tumultueuse et fascinante histoire. Je ne savais pas comment mes compagnons de voyage envisageaient cette perspective tandis qu'ils conversaient dans ce cantonais aux accents tonals si riches que j'avais

si peu appris pendant l'année qui venait de s'écouler. Par contre, j'ai quand même identifié le mot « démocratie » à plusieurs reprises.

Voilà le contexte dans lequel, moi, un universitaire en congé sabbatique, italo-américain, urbaniste et new-yorkais de surcroît, un *Gweilo*, je m'étais immergé pour étudier et faire un rapport sur les perspectives de Hong Kong après la rétrocession. Toutefois, Hong Kong avait eu d'autres plans pour moi.

Alors que nous prenions de l'altitude au-dessus du port Victoria, je pouvais voir sur ma droite Wanchai et le sillage d'un Star Ferry qui mettaient le cap sur Central depuis Tsim Sha Tsui. Au-delà, il y avait Sheung Wan, l'endroit que j'appelais « Cantoville », où j'avais rencontré les trois Chinoises qui allaient changer ma vie. Je ne le savais pas à ce moment-là, mais l'une d'entre elles était assise juste quelques rangées derrière moi.

L'avion de ligne s'inclina vers le sud-est, rétractant ses volets tandis que ses ailes fendaient des nuages épars. Mon avenir et celui de Hong Kong étaient désormais liés. Comme mes compagnons de voyage, j'anticipais déjà mon retour et nous partions sous de bons auspices. J'aurais pu m'en douter, à la façon dont tout cela avait commencé...

CHAPITRE 1

NOM DE DIEU ! *Qu'est-ce qui fait bip comme ça ?* hurla mon cerveau embrumé par le sommeil. Ce n'était pas la sonnerie du réveil : c'était un son impérieux, un signal d'alerte. D'où pouvait-il bien venir ?

Cela venait de l'autre pièce. Du même endroit d'où se répandait cette odeur de brûlé !

Mais, au fait, où est-ce que je suis ?

Je me levai en un éclair, mes pieds touchant le sol bien trop tôt. Je sus alors où j'étais : dans mon lit, beaucoup trop bas, trop étroit et trop petit, à l'intérieur de cet appartement, beaucoup trop froid et étriqué, situé dans un quartier de Hong Kong appelé Sheung Wan, où j'allais périr carbonisé avant même d'y avoir passé une seule et entière nuit.

Je me dirigeai vers le son. Alors que la léthargie due au décalage horaire commençait à se dissiper, je me rappelai avoir scotché un détecteur de fumée portatif sur la porte, avant d'aller me coucher. À peine un mois auparavant, j'avais lu qu'une vingtaine de personnes étaient mortes dans un incendie qui avait eu lieu dans un immeuble, à Kowloon. Et voilà que ce détecteur bipait déjà.

Nom de Dieu ! Quelle heure est-il et d'où vient cette foutue odeur de brûlé ?

Après avoir arraché l'avertisseur de fumée et tandis que je cherchais comment enlever la pile, je me rappelai que derrière la porte, il y en avait une autre, une simple grille qui cliquette et grince comme une porte de prison coulissante.

C'est cette grille que j'ai verrouillée avec une clef que j'ai posée... où ? ... quelque part... Doux Jésus ! Je vais rôtir derrière des barreaux lors de ma première nuit à Hong Kong ! Voilà, arrêté le détecteur de fumée ! Débranchée et sortie, cette saleté de pile ! Le bip a probablement dû réveiller la moitié de l'immeuble. Parfait ! Comme ça, ils pourront me sortir de cette souricière avant que le feu ne m'atteigne. Quoiqu'en y repensant... oublions ça ; je dois m'échapper d'ici pronto !

J'ouvris la première porte, révélant les barreaux de la « porte de sécurité ». L'odeur était vraiment forte.

Mais où ai-je posé cette satanée clé ?

Mon subconscient vit défiler quelques images de l'un de ces films de prison avec James Cagney où des taulards agitent des tasses en étain au travers des barreaux et crient aux gardiens de les laisser sortir : « Laissez-nous partir, salauds de matons ! »

Je regardai attentivement de l'autre côté de la grille et dès lors mon pouls commença à ralentir. Je ne pouvais voir que l'entrée de l'appartement voisin, mais, à droite de l'embrasure, près des quatre paires de chaussures, se trouvait la source de ma panique et ce qui avait déclenché mon détecteur de fumée : une douzaine de bâtons d'encens rougeoyants à moitié consumés, dressés devant un petit autel bouddhique rouge.

Je retournai au lit, partagé entre l'amusement et la colère contre moi-même.

AU MATIN, JE RIAIS encore de moi, d'être parti ainsi au quart de tour, juste pour quelques bâtons d'encens. C'était une bonne chose que je sois seul dans ce tout petit appartement miteux, j'aurais pu blesser un colocataire en courant dans tous les sens comme si j'étais devenu fou.

Je devais vraiment être exténué la nuit précédente, après ces quinze heures de vol suivies d'une arrivée à Kai Tak avec l'un de ces atterrissages brutaux et effrayants qui valent n'importe quelles montagnes russes de Disneyland. Ensuite, il y avait eu ce long trajet en bus depuis Kowloon, puis les détours faits par le chauffeur de taxi avant de trouver cet endroit appelé *Phoenix Garden Apartments*. L'entrée, qui ressemblait à la porte du fond d'un bar clandestin, était si petite que

j'avais tout juste pu y passer ma valise. Elle débouchait sur un simulacre de réception où un vieux concierge chinois au débardeur maculé de sauce de soja était recroquevillé dans un coin, derrière le comptoir. Comme si cela ne suffisait pas, il avait commencé par ne pas vouloir me laisser entrer, puis il lui avait fallu vingt minutes pour identifier et me donner la bonne clé. Bien sûr, j'ai ensuite manqué mon étage parce que j'ai pris l'ascenseur desservant les étages pairs. Après tout ça, je suis étonné d'avoir eu la présence d'esprit de scotcher mon détecteur de fumée sur la porte, avant d'aller me coucher, complètement épuisé. Je n'aurais pas dû.

Peut-être est-ce une façon amicale de te souhaiter la bienvenue à Hong Kong, D' Podesta ? Ici, on adore les dieux en brûlant de l'encens dans les couloirs et en faisant des tas d'autres choses très différentes de celles qui ont cours dans le pays d'où tu viens.

Je me souvins de la première fois où j'étais venu ici. On m'appelait déjà « Doc », mais pour une autre raison ; j'avais du sang séché sous les ongles et les nerfs également à vif à cause d'un autre genre de feu. « R&R » qu'on appelait ce type de permission qui aggrava chez de nombreux gars ce qu'on ne savait pas encore être un trouble de stress post-traumatique.

Sacrés vieux démons, toujours prêts à ressurgir.

En sortant, dans la matinée, je remarquai le petit panneau près du bouton d'appel de l'ascenseur : « QUAND IL Y A UN INCENDIE, NE PAS UTILISER L'ASCENSEUR. » « QUAND », pas « S'IL » y a un incendie, « QUAND » ! Je replaçai le détecteur de fumée sur la porte.

DANS L'AVION, j'ai dit à un passager que j'étais urbaniste ; il a pensé que ça avait quelque chose à voir avec l'origan, le basilic et le persil. Je n'ai pas éprouvé le besoin de le détromper ni de lui préciser que j'étudie les villes et la vie qu'on y mène. De toute façon, il n'aurait pas compris ce que cela représentait pour moi de faire des recherches sur une cité qui, en plus, allait être rétrocédée à un autre pays. En effet, pour un urbaniste, c'était comme être présent lorsque les Achéens firent tomber Troie, lorsque Saladin conquiert Constantinople ou lorsque les Alliés descendirent les Champs-Élysées en 1944. Il ne s'agissait pas seulement d'écrire un mémoire sur un moment historique d'une

métropole, mais également d'en être un témoin privilégié. Heureusement, l'événement n'allait pas être d'une importance aussi capitale que la guerre de Troie ou la chute de Constantinople, ni même que l'entrée du Viêt Minh dans Saïgon après le décollage du dernier hélicoptère américain, ce que j'avais déjà trouvé très proche d'une rétrocession. J'espérais observer tranquillement cet imminent transfert de souveraineté, qui serait mémorable à l'égard du destin de sept millions de personnes, depuis les hauteurs de l'Université de Hong Kong.

Mais Hong Kong avait prévu d'autres choses à mon intention. Je n'en avais aucune idée quand je montai pour la première fois sur le bateau-bus de la compagnie Star Ferry, à Tsim Sha Tsui, quelques jours plus tard, l'esprit toujours un peu embrumé par le décalage horaire.

En ce qui concerne la vie réelle, la plus puissante mnémonique est l'odorat ; quant à cette vie virtuelle, celle qui se déroule de l'autre côté de l'écran de cinéma, c'est la vue. Un grand amateur du septième art tel que moi le sait. C'est ainsi que j'eus une vague réminiscence cinématographique, alors que je montais sur la passerelle coulissante du ferry : la distribution de la peinture vert émeraude et blanc crème sur la coque losange, les planches inclinées du pont, les sièges pittoresques gravés d'une étoile, ce système rustique mais efficace permettant de naviguer dans les deux sens. Tout cela produisit un effet de déjà-vu. Je semblais savoir, comme mon subconscient me le suggérait, que les dossiers des sièges étaient réversibles et qu'ils pouvaient être orientés dans la direction où le ferry se dirigeait.

Ayant traversé le port en métro à l'aller, j'avais décidé de faire le chemin du retour en bateau, depuis le « côté Kowloon », pour rejoindre le « côté Hong Kong » où j'arriverais au débarcadère qui était à l'orée de la forêt de gratte-ciel financiers de Central. Voyager avec la Star Ferry est une expérience intemporelle rare et agréable à Hong Kong, car presque rien d'autre n'y reste longtemps inchangé.

Profitant de mon anonymat, de mon statut d'étranger dans un pays étrange – Marco Polo en Cathay – j'observais mes compagnons de voyage, des Chinois pour la plupart. Quelques rangées devant moi, mon regard s'arrêta sur une queue-de-cheval soyeuse, couleur de jais, qui tombait sur le col d'un trench-coat beige Burberry, et attachée d'une façon désinvolte à une très jolie tête. Ces éléments visuels

confortèrent mon sentiment de déjà-vu. La jeune femme me tournait le dos et il aurait été inconvenant de me lever afin d'aller me rasseoir à un endroit plus propice pour l'observer, sur le côté ou de face. Les autres passagers étaient installés sur leur siège, les passerelles d'embarquement avaient été retirées et le ferry se détachait poussivement de l'appontement pour se diriger dans le clapotis chaotique du port Victoria.

Le *Celestial Star* se fraya un chemin dans le trafic portuaire et, à un moment donné, la vue sur l'île fut bouchée par un gros porte-conteneurs qui ne voulait pas céder le passage. À la périphérie de ma vision, je pouvais voir les gratte-ciel commerciaux aux reflets métalliques de Central, avec en toile de fond – les dominant toujours – le très verdoyant Pic. Cependant, mon attention ne cessait d'être attirée par cette aguichante queue-de-cheval. Alors que la majorité des passagers s'occupaient avec leur téléphone portable, rangeaient leurs sacs de courses ou prenaient des photos touristiques, Suzie – je crois pouvoir l'appeler ainsi, certain que quiconque a vu la première scène du film *Le monde de Suzie Wong* sera d'accord pour la considérer comme sa réincarnation – restait immobile. Elle avait été rappelée du passé : comme si, par quelques effets spéciaux de cinéma, elle avait été copiée et collée dans la scène devant moi – et pour moi seul ? – telle une image imposée par ma raison ; comme si on l'avait fait traverser l'espace-temps, la ramenant de mon inconscient passé vers mon conscient présent. Elle semblait détachée de tout, légèrement floue, évoluant dans une dimension en technicolor. Personne d'autre ne lui prêtait véritablement attention.

Parfois, l'esprit se plaît à jouer des tours et, rendu confus par le décalage horaire, il est d'autant plus enclin à susciter une telle illusion. Je baissai les yeux et je me regardai : portais-je un trench-coat à l'image de Robert Lomax, le soupirant de Suzie Wong interprété par William Holden dans le film ? Possédais-je une valise en cuir, rangée derrière mon siège, tout comme lui lorsqu'il rencontra Suzie pour la première fois sur le *Radiant Star* en ?... En 1960. Non, j'étais toujours moi. Alors, cette fille à la queue-de-cheval, qui était-elle ? Il fallait que je voie son visage.